

## Bernard Nominé

### Le tour dit plus

J'ai mis un certain temps à m'apercevoir que le mot *étourdi* ne prend pas de *t*, contrairement au titre que Lacan a donné à l'un de ses écrits les plus difficiles : « L'étourdit ». Ce *t* en trop n'est pas à mettre au compte d'une étourderie orthographique, il est certainement là pour qu'on y lise quelque chose. Ce *t* de trop fait surgir du *dit* et nous oblige aussitôt à couper le mot en deux ou plus exactement en trois, ce qui donne : *Le tour dit*.

Qu'est-ce que c'est que ce tour qui apparaît subrepticement et que dit-il ? D'après moi, il est homologue à cette expérience fondamentale, ce tour que l'analysant étourdi ne voit pas qu'il vient de faire, tout occupé qu'il est à essayer de bien dire. Ce tour qui lui a échappé, ce n'est pas celui qu'il croit faire quand il veut faire le tour de la question. Quand on s'acharne à vouloir faire le tour de la question, à vouloir tout expliquer, on ne risque pas ce genre de surprise, mais malheureusement, dans l'analyse, on piétine. Je ne dis pas : « On tourne en rond », car tourner en rond n'a rien de scandaleux dans le trajet analytique. Pour faire une analyse, il faut faire plus d'un tour. Qu'on ait fait quelques tours, soit, mais il faut surtout en avoir fait un en plus.

De mon expérience dans un cartel de la passe, je retiendrai l'évidence logique d'un tour en plus que le passant étourdi n'avait pas compté faire, ni avoir fait. C'est bien autre chose que la démonstration que nous soumet celui qui pense très honnêtement avoir fait le tour de la question.

Pour saisir l'essentiel de ce plus-un tour que la clinique déposée dans la passe permet parfois de mesurer, je crois qu'il est indispensable de recourir au modèle que Lacan a utilisé à plusieurs reprises dans son enseignement, je veux parler du tore, cette espèce de chambre à air que Lacan a découpée et retournée de toutes les

façons jusqu'à en fatiguer son auditoire. Il y fait déjà allusion dans son rapport de Rome en 1953, il nous le présente dans son séminaire sur l'identification en 1962, il y revient dans « L'étourdit » en 1972 et c'est encore ce tore qu'il reprend dans son « Moment de conclure » en 1978.

Le tore est à considérer sous l'angle de la surface, c'est une surface sans bord qui isole deux espaces vides distincts : le vide assimilable à la chambre à air, on l'appelle l'âme, et le trou central autour duquel s'enroule la chambre à air, on l'appelle l'axe. Le tore est donc une surface, c'est la surface de révolution générée par la rotation d'un cercle autour d'une droite située dans son plan et ne passant pas par son centre ; c'est dire que le centre de cette surface lui est extérieur. C'est cette propriété très particulière qui a d'abord attiré l'attention de Lacan.

Sur cette surface très particulière, on peut dessiner plusieurs sortes de cercles, découper des bandes ; on obtient ainsi des bandes de Möbius, des nœuds borroméens, bref, c'est une surface très productive qui avait de quoi susciter l'intérêt de Lacan.

Retenons essentiellement deux sortes de cercles : les cercles méridiens qui font le tour de l'âme du tore et les cercles parallèles qui tournent autour de l'axe.

Le tore objective, pour Lacan, le sujet comme effet du signifiant dans son rapport à l'Autre. Il est engendré par ce centre qui lui est extérieur. Ce centre, dans un premier temps, considérons que c'est l'Autre, on pourrait même dire l'Autre tore, c'est-à-dire un tore inverse par rapport à celui du sujet, celui que l'on obtiendrait à retourner le tore, car, curiosité de cette surface, si on la retourne, on obtient un autre tore et l'on s'aperçoit que ce qui était cercle parallèle devient méridien après retournement.

Le sujet s'aliène à l'Autre en soumettant la satisfaction de ses besoins à la demande de l'Autre. La boucle de la demande ratant son objet, elle se répète. C'est ce que Lacan fait figurer par une spire de cercles méridiens. Si le sujet peut compter le nombre de tours qu'il fait à répéter sa demande, à revenir au point de départ, il aura fait  $n$  tours, mais en fait il aura aussi nécessairement fait le tour de l'axe central. Or ce tour, le sujet torique ne peut pas se rendre compte qu'il l'a fait. Ce tour non compté, ce tour oublié, ce plus-un tour ne

peut être appréhendé que depuis une autre perspective, celle du désir qui chez l'être parlant est forcément désir de l'Autre. D'où l'intérêt de cette surface topologique structurée par un centre qui lui est extérieur. Ce qui centre donc ce sujet torique est l'empreinte du désir de l'Autre.

À l'époque du séminaire sur l'identification, Lacan dessine la concaténation de deux tores complémentaires pour figurer l'aliénation névrotique ; ce qui est cercle parallèle pour l'un, cercle du désir, constitue le cercle méridien donc cercle de la demande pour l'autre. Le névrosé fait de la demande de l'Autre l'objet de son désir. Ce modèle est très séduisant, mais cette parfaite adaptation des deux tores ne laisse plus aucune place, pas question de faire chaîne avec un tel montage.

Plus tard, Lacan abandonne cette union idéale et se contente de situer dans le trou central son objet *a*, c'est-à-dire la trace d'une opération d'aliénation qui ne tombe pas juste, un résidu, somme toute inaliénable dans le champ de la parole. Situer cet objet *a* dans l'axe du tore revient à signifier que c'est bien cet objet qui donne à ce tore sa forme, puisqu'il est situé en son centre et qu'il structure ainsi sa surface.

On conçoit alors que le sujet, assimilé à la surface du tore, ne puisse prendre la mesure de ce centre qui le structure mais qui lui est, de quelque façon, extérieur. C'est ce que Lacan écrit dans « L'étourdit » : « Un tore n'a de trou central que pour qui le regarde en objet, non pour qui en est le sujet <sup>1</sup> [...]. » Pour saisir cette méconnaissance, imaginez la révolution intellectuelle qu'a imposée la découverte de Copernic. Avant lui, on n'imaginait pas que le centre de la Terre ne soit pas le centre du monde. La surface de révolution décrite par la rotation de la Terre autour du Soleil est plus ou moins torique ; avant Copernic on n'en avait pas l'idée.

« Un tore n'a de trou central que pour qui le regarde en objet, non pour qui en est le sujet. » Il me semble que cette topologie du sujet proposée par Lacan rend bien compte de l'impossibilité d'une autoanalyse, de la pertinence du discours de l'analyste donc et, au-delà, de la nécessité d'un dispositif comme celui de la passe.

1. J. Lacan, « L'étourdit », *Scilicet*, n° 4, Paris, Le Seuil, 1973, p. 42.

Le paradigme du sujet torique, ce devrait être le passant : un sujet torique dont l'axe n'est plus obturé par la concaténation d'avec son tore complément, son Autre, son sujet supposé savoir, bref un sujet torique disponible pour d'autres liens, d'autres rencontres. Cependant, comment pourrait-on vérifier la structure torique de ce sujet si ce n'est de l'extérieur, depuis ce point qui le structure mais qui lui est extérieur ? C'est à cette place que le passeur doit se loger pour prendre la forme, en recueillir l'empreinte et la transmettre au cartel qui, à son tour, se laisse impressionner pour ensuite travailler à dégager le parcours topologique du sujet.

Ainsi devrait se vérifier que la psychanalyse s'est transmise dans les meilleures conditions. Mais la psychanalyse n'a pas attendu cette vérification de la passe de Lacan pour se transmettre. La psychanalyse se transmet, passe ou pas. Mais on connaît les impasses où ont été conduites les sociétés de psychanalyse, faute d'avoir repéré la logique de cette transmission.

Car le lien social qui prévaut dans toute société est fondé non pas sur la nécessité du discours de l'analyste, mais sur le discours du maître. C'est ce discours qui structure l'identification des individus entre eux. C'est ce qui leur permet de faire groupe. Quand on fait groupe, c'est pour répondre à une nécessité d'identification, on veut en être, s'y compter et surtout ne pas se retrouver seul au-dehors. Le groupe est un espace englobant avec un dehors et un dedans. La structure de la sphère lui convient bien, on parle d'ailleurs couramment de cercle pour désigner tel ou tel groupe. La sphère est un espace homogène et hermétique, son principe s'y trouve à l'intérieur et en son centre.

Concernant le groupe humain, le centre est un signifiant idéal qui sert de surmoi collectif. Avec tous les paradoxes que cela comporte, car on peut faire groupe contre. Allez faire entendre aux auteurs du *Livre noir de la psychanalyse* que ce qui les regroupe, c'est la psychanalyse, ce contre quoi ils se sont regroupés de façon hermétique en la chassant à l'extérieur !

Ce paradoxe mis à part, quand on veut entrer dans le cercle, dans la sphère, il faut incorporer le surmoi collectif autour duquel le groupe s'est constitué. Cela a des vertus sociales et politiques indéniables, mais, concernant la transmission de la psychanalyse, ce genre d'identification pose problème.

S'ils veulent assurer la transmission de la psychanalyse, les psychanalystes ne doivent pas faire groupe de n'importe quelle façon. Lacan remarquait qu'il est « impossible que les psychanalystes forment un groupe. Néanmoins – ajoutait-il – le discours psychanalytique est justement celui qui peut fonder un lien social nettoyé d'aucune nécessité de groupe <sup>2</sup> ».

Cette phrase est équivoque. Je ne l'ai pas perçue tout de suite et l'ai lue d'abord à l'envers, comme si elle disait : le discours psychanalytique peut fonder un lien social nettoyé de toute nécessité de groupe. Mais ce n'est pas ce qu'écrivait Lacan. Il s'agit d'un lien social nettoyé d'aucune nécessité de groupe. S'il est nettoyé d'aucune nécessité de groupe, on ne voit pas bien en quoi le discours psychanalytique fabriquerait un nouveau type de lien social.

Il faut regarder d'assez près cette phrase équivoque pour s'apercevoir que Lacan y utilise le pronom *aucun* d'une façon peu commune. D'après le *Grevisse* <sup>3</sup>, qui est le dictionnaire de référence pour la grammaire française, le pronom *aucun*, dérivé du latin *aliquis unus*, avait primitivement une valeur positive : *quelqu'un*. On a utilisé *aucun* dans cette acception jusqu'au XVII<sup>e</sup> siècle. *Aucun* n'avait une valeur négative, c'est-à-dire *pas un*, que précédé d'une négation. L'usage moderne a supprimé cette nécessité de la négation. Aujourd'hui il n'y a plus que dans certaines tournures interrogatives ou exprimant le doute que l'on conserve à *aucun* une valeur positive <sup>4</sup>. Lacan aimait beaucoup ces tournures anciennes équivoques de la langue française, et dans sa langue écrite il en fait souvent usage.

Je pense donc qu'il ne faut pas rater le sens équivoque de cette phrase de Lacan que j'entends ainsi : le discours psychanalytique est justement celui qui peut fonder un lien social nettoyé de quelques nécessités de groupe. Autrement dit, ni de toute ni d'aucune. Il n'y a pas d'idéalisme à faire en la matière. Les aléas de notre vie institutionnelle me l'ont appris, j'ai cessé de rêver à l'institution idéale, il faut faire avec quelques nécessités de groupe. Je pense que Lacan s'y était résigné davantage que ses propres élèves.

2. *Ibidem*, p. 31.

3. M. Grevisse, *Précis de grammaire française*, Paris, éditions Duculot, 1995.

4. Par exemple, la phrase suivante : « Croyez-vous qu'aucun d'eux soit averti ? »

Il me semble que c'est ce qu'il faut comprendre dans cette interrogation de « L'étourdit » : « Comment l'objet *a* se supporterait-il d'autre confort que le groupe <sup>5</sup> ? » Autrement dit, l'objet *a*, ce réel qui résiste absolument au principe identificatoire – il n'est pas vrai qu'on puisse s'identifier à un tel résidu –, n'en appelle pas moins au confort du groupe. Alors, faut-il désespérer ? Non, mais pas rêver non plus.

C'est là qu'il faut miser sur le dispositif de l'École de psychanalyse, un espace qui veille à ce que les nécessités de groupe ne fassent pas trop obstacle à la transmission de la psychanalyse, un espace qui puisse recueillir ce que le groupe ne peut pas retenir dans son compte.

C'est dans cet état d'esprit que Lacan a inventé l'unité de base, le cartel, un petit groupe dont la structuration répond essentiellement à une nécessité de discours, d'où l'incompréhension que sa formalisation a suscitée dans le groupe des élèves de Lacan qui n'en voyait pas la nécessité. Il est certain que la formalisation du cartel ne répond à aucune nécessité de groupe : naturellement, on s'en passerait. Lacan s'en explique dans son séminaire *R.S.I.*, le 15 avril 1975 : « Ce que je souhaite, c'est l'identification au groupe. C'est sûr que les êtres humains s'identifient à un groupe ; quand ils ne le font pas, ils sont foutus, ils sont à enfermer. Mais je ne dis pas par là, à quel point du groupe ils ont à s'identifier. Le départ de tout nœud social se constitue du non-rapport sexuel comme trou ; pas deux, au moins trois. Même si vous n'êtes que trois, ça fait toujours quatre, d'où mon expression *plus-un*. »

La réponse de Lacan est loin d'apporter toutes les lumières nécessaires, mais elle peut orienter notre réflexion vers une logique qui est celle des nœuds, bien sûr, et aussi celle que j'ai essayé de vous montrer avec le tour oublié sur le tore. Dans son séminaire « Le moment de conclure », Lacan, aidé de Pierre Soury, nous montre d'ailleurs que ces deux logiques se rejoignent et sont solidaires. Le *plus-un* que Lacan nous propose pour nouer les deux, les trois ou les quatre est du même ordre que le plus un tour qui permettrait au sujet torique de s'apercevoir troué.

Il y aurait donc, avec le discours de l'analyste, un nouveau type de lien social, un nœud social, tissé autour de ce qui fait trou pour chacun. C'est un modèle assez difficile à concevoir, mais que l'on

5. J. Lacan, « L'étourdit », art. cit., p. 31.

peut quand même approcher, par contraste, en considérant sa différence d'avec le lien social de l'identification habituelle de tout groupe qui se fonde sur un signifiant idéal qui masque le trou.

La foule freudienne aurait à cet égard une structure plutôt sphérique : le trou n'y apparaît pas, il est recélé par la sphère, le groupe ayant pour fonction d'oblitérer le trou. Le modèle proposé par Lacan n'est donc certainement pas sphérique, en revanche la structure torique lui conviendrait assez bien. Dans le modèle torique, en effet, la consistance de la surface se fonde sur ce trou central qui lui donne sa forme. On n'entre donc pas dans l'École comme on entre dans une association, pour en être, parce que l'on veut s'y compter ou pour se mettre à l'abri. On entre dans l'École pour plusieurs raisons :

- parce que l'on a fait une analyse et que l'on veut maintenir active la subversion qui s'y est opérée ;

- parce que l'on estime devoir prendre une part active dans la transmission de la psychanalyse ;

- parce que l'on pense faire l'expérience de la passe et que l'on a choisi d'adresser cette demande dans cette école.

Bref, il me semble que l'on entre dans l'École après avoir pris la mesure du tour oublié à la fin du parcours, ce qui suppose d'avoir entraperçu le trou, et l'on compte sur ce dispositif d'école pour que cette expérience reste inoubliable et soit transmissible.

Si l'on y réfléchit bien, cet un en plus jamais comptabilisé assure sa fonction à plusieurs niveaux dans l'École. Il est à l'œuvre dans la pratique du contrôle, dans l'élaboration et la présentation d'un cas clinique, dans les témoignages déposés dans la passe, dans le transfert de travail qui préside à l'élaboration collective du savoir... bref, à chaque fois qu'il est nécessaire d'en passer par une perspective Autre pour prendre la mesure de ce que l'on ne peut pas atteindre seul, mais qu'une pratique de discours permet de cerner.

Maintenir un attrait pour ce bord du réel en poursuivant la quête freudienne, en faire un nouveau point d'identification, support d'un nœud social inédit, c'est la fonction de l'École voulue par Lacan. C'est l'unique façon de maintenir vive la subversion opérée par le désir de l'analyste, ce qui conditionne la transmission de la psychanalyse.